

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. Abonnement pour l'année, frais de poste non compris... £1 0 0

Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Corres pondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, franc de port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 24 JUIN 1851.

No. 77.

Mouvement en Allemagne.

Le monde social roule perpétuellement entre deux aimants contraires: l'un attire vers le ciel; c'est le vrai, le bon, le beau; l'autre vers l'enfer; c'est le faux, le mauvais, le laid. Le premier a pour révélation l'évangile, duquel se tire le principe vital: l'amour de Dieu et du prochain, par la grâce et la foi; principe qui se résume en doctrine gouvernementale et sociale par deux devoirs: ENSEIGNEMENT ET PROTECTION DU BIEN, ou, autrement dit, PRÉVENTION ET RÉPRESSION DU MAL. C'est ce qui fait que toute la vie et toute l'économie de la société reposent sur le père, le soldat et le juge, qui doivent être mis sous les ordres d'une autorité relevant de Dieu et de la loi.

L'enseignement du bien est la plus importante des conditions de la vie sociale. Aussi croyons-nous devoir rechercher et signaler en première ligne les actes d'apostasie de la foi, dans cette Allemagne où a germé l'hérésie protestante, révolutionnaire, socialiste, l'hérésie, dont nous avons tiré à demi les conséquences chez nous et seme la graine en Europe, dans cette Allemagne où se produit actuellement un si considérable retour vers la vérité et la foi.

Au reste, comme nous l'avons déjà dit, les protestants allemands ont depuis longtemps reconnu eux-mêmes l'extrême impopularité des missions et de la nouvelle sève qui entre de toutes parts dans les artères de l'Eglise d'Allemagne.

« Voici bientôt dix-huit mois, écrit un protestant (1), que les missions ont commencé dans notre grand-duché de Bade... On n'écouterait pas notre jugement d'être précipité. » Et il fait des missions et de leurs conquêtes ce remarquable éloge: « Quel terrain ne conquerront les missionnaires à leur début? Une législation et une éducation opposées à certaines convictions religieuses (ultramontaines-catholiques) qui gênent le gouvernement; en outre, les excitations à la révolte durant les quinze années, puis la révolution de février, et, par suite, une insurrection républicaine dans notre pays avaient non seulement ébranlé, mais même ne, en apparence, déraciné la foi en des milliers de cœurs... L'absence d'innombrables familles était menacée ou anéantie, par suite de l'insurrection; et après la répression atroce, il régnait dans la plupart des localités une irritation mal étouffée.

« Eh bien! un esprit religieux, dans la résurrection semblait presque impossible, s'est ramené dans le pays. »

Le publiciste protestant attribue cette rénovation en partie à la science et au zèle des missionnaires, parmi lesquels le P. Roh lui paraît un homme tout à fait supérieur; mais surtout, dit-il, « l'âme du succès a été la foi réelle et profonde de tous les missionnaires, ont évidemment en la vérité de leurs enseignements; et il observe que la discipline sévère des ordres religieux contribue certainement à fortifier l'esprit et le cœur.

En regard de ces appréciations, si remarquables dans sa bouche, le protestant badois fait un lamentable tableau de ses coreligionnaires du grand-duché. Il montre les luthériens et les autres réformés en querelles interminables, et la foi s'éteignant chez la plupart d'entre eux, tandis que, chez un petit nombre d'autres, des enthousiastes, des somnambules, des agitateurs, des faux prophètes, dont le foyer est à Bâle, propagent une sorte de péjorisme

(1) Deux feuilles allemandes ont reproduit cette lettre.

de mauvais aloi, au service de la révolution. — Nous trouvons de même, auprès de Kenigsberg, des baptistes cherchant à séduire les paysans par des prédications mêlées de grossières jongleries. Tous ces sectaires, plus ou moins directement auteurs de l'hérésie socialiste, sont furieux contre les bons prêtres, et surtout contre les missionnaires. Il n'est guère de semaines où les feuilles allemandes ne nous apprennent quelque outrage contre eux. A Mayence, par exemple, le misérable parti qui a insulté l'Evêque trouble quelquefois les cérémonies religieuses ou insulte les personnes pieuses sortant du sermon. A Munich, ces jours derniers, on a craché, en pleine rue, au visage de l'un des orateurs les plus éloquents du clergé bavarois, le docteur Ruckert.

Il y a pourtant une fraction considérable des protestants qui s'épure, qui devient et plus sage et plus chrétienne. Il se fait en Prusse, parmi ces derniers, un mouvement tout à fait semblable à celui qui s'efforce dans l'Eglise anglaise. Les plus enoyants et les plus zélés ont pris le nom d'*anciens luthériens*, et se rapprochent beaucoup du catholicisme. Ils mettent chacune de leurs chapelles sous le patronage d'un saint; ils célèbrent les fêtes de la Vierge; ils se confessent; leurs ministres officient avec des ornements presque pareils à ceux de nos prêtres; en un mot, ils ont remonté très-haut le courant révolutionnaire et sceptique; un pas encore et ils rentrent dans la voie catholique.

C'est probablement à cette nuance qu'appartient un journal où nous lisons récemment ces paroles:

« Les racines du présent plongent profondément dans les siècles; elles n'ont été nullement tranchées par les désordres des années dernières. C'est à ces racines, qui sont le christianisme et le droit historique, qu'on doit se rattacher fermement. Si on le fait, il sera facile de donner à l'Allemagne la Constitution convenable; on éprouverait un tel certain si l'on favorisait des idées d'amélioration universelle non appuyées sur le christianisme et le droit historique. Mais cette erreur n'est pas à craindre chez les princes allemands, car ils ont vu où l'on est conduit en permettant à des *novateurs politiques et religieux* d'innocuer à l'humanité un poison qui dévore la foi, ébranle le sentiment du droit et détruit la fidélité. Rétablir ces trois choses est le principal devoir des princes. »

Quel consolant spectacle offre l'Eglise catholique dans ses combats, en regard des hésitations ou de l'aveuglement observés chez les rationalistes! Combien les récits des missions sont touchants! Considérez Manheim: là, le réformateur Rouge était idolâtré, même quand il était ivre; à peine voyait-on cinq ou six personnes assister à la messe les jours de la semaine; aussi les radicaux régnaient-ils là. — Ils apprennent que la Société de Jésus veut évangéliser leur ville. Ils affectent d'abord de rire et de mépriser. Ces prédications, disent-ils, ne sont bonnes que pour de vieilles femmes; personne n'ira les entendre. Sur ces entre faites, arrivent les Pères; ils commencent à prêcher. La grande-duchesse Stéphanie, le ministre de Prusse à Carlsruhe, M. de Savigny, plusieurs haut fonctionnaires, vont les écouter attentivement. Bientôt une foule d'employés et d'officiers suivent ce bon exemple; plusieurs acteurs du théâtre de la Cour se font marquer parmi les auditeurs. L'affluence s'accroît au point que l'on compte jusqu'à dix mille auditeurs le même jour. Alors les radicaux changent de visage et de batteries; ils enlombent la doctrine des Pères dans les mauvais journaux d'Allemagne; ils

essaient, mais en vain, de faire signer des pétitions contre eux, et de leur faire ainsi interdire la prédication. Enfin, leur fureur devient si grande que plusieurs d'entre eux injurient le major des dragons, parce qu'il assistait régulièrement aux sermons, ce qui leur attirer plusieurs dragons à poings solides une lourde correction.

A Fulde, dans la Hesse, on voit jusqu'à 8 000 hommes suivre les prédications des pères Burgstahler, Klinkowstam et Mayer. Le premier est Alsacien, bien connu par son mérite. Le colonel (protestant) de Bardeleben, qui commande le 2e régiment d'infanterie, a exempté de tout service les soldats catholiques durant la mission; il y en avait un grand nombre à l'église. Après la mission, quatre cents des plus honorables habitants ont remercié l'Evêque de la leur avoir procurée, et Pont supplié de fonder un établissement de Jésuites en leur ville.

A Luxembourg, après la clôture de la mission, trente notables ont remis au P. Zobel une adresse de remerciements couverte de 700 signatures. Deux des Jésuites qui prêchaient en cette ville sont restés pour donner une retraite aux soldats; les autorités militaires s'y sont prêtées avec empressement. — Le gouvernement prussien va même probablement accorder aux militaires catholiques résidant à Coblenz une chapelle spéciale, l'ancienne église des Carmélites. — De tels faits nous font rougir du paganisme systématique dans lequel on persiste à vouloir plonger l'armée française. Jamais on n'avait vu, depuis des siècles, les églises de Munich si pleines qu'elles l'étaient durant la semaine-sainte. On faisait la même observation à Brest pendant le Jubilé.

(La fin au prochain numéro.)

Bibliographie.

[Il vient de paraître en France un ouvrage fortement pensé, et qui étant, en outre, tout de circonstance, a produit une sensation remarquable. Cet ouvrage a pour titre: DE LA RESTAURATION FRANÇAISE, et pour Auteur M. B. Saint-Bonnet. L'écrivain a eu en vue de jeter la lumière des doctrines du Catholicisme sur toutes les erreurs d'où résultent les maux de la société française. Depuis soixante ans le sort de la France est livré aux chances d'une grande expérience; cette expérience touche à son terme. Encore quelques temps, et l'absurdité des écarts où l'erreur a conduit la société, démontrera d'une façon lamentable et terrible, la vérité de la Religion. M. B. Saint-Bonnet voudrait adoucir ou prévenir un dernier accablement, en inspirant à assez d'âmes l'imminence du danger et en les disposant à l'héroïque effort d'où le salut dépend. — Comme tant d'autres, il prêche dans le désert; mais du moins il aura eu le mérite de mettre à nu les plaies de l'époque, et d'indiquer le remède en démontrant avec évidence les lois qui gouvernent ce monde. — Tous les problèmes sont détiés, toutes questions résolues: d'un côté la ruine, la misère, la faim, conséquences fatales et inexorables du vice, fruit de l'impunité; de l'autre, la vertu, ayant son principe dans la foi, et avec elle la réparation. On la douleur et les privations volontairement souffertes, et par elles la vie; ou la douleur et les privations forcées appartenant de plus en plus leur joug, et par elles la mort. Telle est l'alternative. — On apprendra que la politique a, elle aussi, ses fondements divins, et que c'est du point de vue de leur destinée spirituelle que les hommes doivent être gouvernés.

Les fils ramèrrent les hommes à la vérité. — L'amaal est religieux, la révolution est religieuse, le remède doit être religieux. La guérison ne peut être que religieuse.

Nous ne voulons pas analyser le livre de M. Saint-Bonnet; mais seulement offrir à nos lecteurs sérieux quelques uns des passages où l'auteur trace avec concision les résultats de certains vices et errements sociaux. En parlant des économistes, il dit:]

« Les économistes n'ont étudié la société que dans son rapport avec ce monde, qu'elle doit inverser; ils ne l'ont point considérée dans son rapport avec l'infini, où elle doit mener les âmes. On a cherché sans cesse la solution de la société dans le temps, sans songer à son but au delà du temps. La société n'étant que pour recueillir le genre humain et le conduire à Dieu, le temps n'a pas répondu.

« Elle possède point la loi, celui qui ne l'a vue que par un bout, à son extrémité sur le fini. La richesse, puisque votre pensée hâte là, repose sur le travail, le travail sur le capital, le capital sur la vertu, et la vertu sur la foi. On ne peut faire d'économie politique par la terre. Suseitez beaucoup de systèmes, le fait est ce que je viens de dire. A moins que vous ne repreniez l'esclavage antique: La richesse par le travail, le travail par le capital, et le capital par l'esclavage. »

On ne va que le but temporel de la société. La nature humaine s'est trouvée ainsi divisée contre elle-même. L'individu a subi ce schisme. « Chrétien, il a voulu jouir en paix; païen, il a voulu être traité en chrétien. L'un demandant le luxe, sans réfléchir qu'on ne peut convenir en or le pain de l'homme sans l'appauvri; l'autre, voulait être en tout égal et frère, sans songer qu'il faut remonter à ce Père, qui est au Ciel. — On ne peut être chrétien et jouir; on ne peut être libre et sans foi. Les bénéfices du christianisme ne sauraient être recueillis pour les festins impurs. »

Ce point de vue a produit la Révolution:

« Le luxe est le paganisme de nos jours. Il s'est reproduit sur ces deux faces: le vice et l'impie. S'il a frappé le corps de celui qui le produisait, il n'a épargné ni corps ni âme dans celui qui en usait. La vanité a disputé l'homme à son Dieu, et le vice a disputé l'âme à l'homme. — Le luxe, sur un point de la société, a eu pour contre coup le communisme à l'autre bout. Dès l'instant qu'on ne traverse cette terre que pour la vanité et le plaisir, il est juste que chacun en tire sa part. Hommes de luxe et socialistes, reconnaissez-vous aujourd'hui: de part et d'autre est le principe de jouir. La fortune se tenant toute d'un côté, et la misère toute de l'autre, il est simple qu'on procède à l'écolement qui rétablira le niveau. »

Le luxe a produit le paupérisme:

« Il faut bien qu'on vous le dise, de trois hommes produisant le pain, le vêtement et le toit de l'homme, le luxe en a usuré un. La vanité et la sensualité ont piélevé sur le pain et sur le sang; elle ont prélevé sur le genre humain le fleur du produit qui fut rentrée au capital d'où devait sortir l'avenir.

« C'est le luxe qui enrichit le peuple! les juifs ont donc prêché chez nous? Le capital et le travail employés à le produire donnent-ils des fruits à la terre? Sachez-le: l'homme n'est point pauvre pour manquer de pain, de laine et d'un toit.

« Emore si tant de luxe, trempé de pleurs, avait conduit sa sève dans la branche de l'art!

si tant de pain s'était converti en pensée, et tant de sang en vertu, pour élever l'esprit de l'homme! Mais on vit des femmes baptisées porter plus de richesses sur elles qu'en avait tout un temple de Dieu, et des hommes dont l'orgueil a mis sur le front plus de vices que l'âme n'a reçu de dons!

« Tout prospérait de la sorte. Les sciences, de leur côté, accouraient; on allait obtenir de la matière tout ce qu'elle pouvait donner. L'esprit avait enfin compris le pari que les sens devaient tirer de la terre. A l'homme nouveau il fallait bien une morale nouvelle, et, pour être franc, un Dieu nouveau. Tout était prêt, les canaux de la richesse s'ouvraient, les réservoirs de l'opulence ouverts. Dieu à sa place, les lois parfaites, non repassées; on dit à la société: Va! La société n'a pu faire un pas de plus. »

Le scepticisme a produit l'anarchie:

« Vous avez prétendu construire la société, et vous avez détruit l'homme. Dès qu'il n'est plus au sein des âmes une vérité souveraine et universelle, produisant des croyances communes, d'où dérivent des devoirs communs, mais, au contraire, des opinions individuelles relevant de la souveraineté de chacun, il ne saurait exister aucune société de droit parmi les esprits. La société civile vit dans ses lois; ses lois vivent dans ses mœurs; ses mœurs vivent dans ses croyances: Où se tiennent les vôtres? Les nations n'ont pas d'autre sol que les âmes. Quand l'homme, pour unique fondement du vrai, est réduit au jugement privé, à l'instinct encore plus particulier des passions, il s'arrache de la réalité, il se détache du genre humain, il sort de la civilisation. L'anarchie est en nous. Elle est dans les croyances qui demandent plusieurs sortes de foi: dans les pensées qui sont la proie d'innombrables opinions; dans les mœurs qui n'ont de loi que l'intérêt; dans les lois qui ne se rattachent par aucune raison à Dieu; elle est enfin dans l'Etat, qui ne vit que par les croyances, par les idées, par les mœurs et par les lois. L'anarchie a rongé la société: elle entre déjà dans les faits. »

Ailleurs, l'auteur ayant caractérisé le socialisme qui occupe toute place laissée vide par la foi; après avoir établi que l'erreur qui aboutit au socialisme, est celle-là même qui commença au protestantisme, examine ensuite ce que c'est que le christianisme démocratique et social: —

« Que penser de la sagesse d'une époque où un homme de foi commença ainsi son important ouvrage: « La révolution française est sortie de l'Evangile. »

« Sortie de l'Evangile! Oni, en ce qui s'y est fait de bien; pour le reste, la révolution française sort du dix-huitième siècle. Voilà la distinction.

« Aujourd'hui les deux fruits sont mêlés sur la même branche: ceux qu'a donnés l'homme et ceux qui viennent de Dieu... L'erreur s'est greffée sur la verte tige.

« Ce sera la pierre d'achoppement de cette époque... Des hommes de la foi ont vu comme divins des produits entièrement humains... Que le clergé lui s'age de s'abstenir! Car il arrive que ceux qui ont voulu l'éclairer sur ces choses se trouvaient, ne le sachant pas, eux-mêmes tout à fait aveugles.

« C'est ainsi qu'on vit un orateur illustre s'asseoir, dans l'Assemblée, à côté de ceux qui avaient attaqué le dernier roi. Il croyait simplement que les hommes de l'Opposition n'avaient été mis, comme lui, que par un plus vif amour de la vertu. Il vit que ce n'était

TRUBBETTON.

LE MONTAGNARD

OU LES DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Jeanne prit une main du vieux Dupuis, et, pendant qu'elle la portait à ses lèvres, les larmes qui inondaient son visage coulaient sur cette main; elle ne s'était résignée que pour elle-même.

« Hélas! murmura-t-elle, c'est moi qui vous tue. Encore une fois, qu'est-ce que ça fait? dit celui-ci en essuyant les larmes de la jeune fille avec son mouchoir. — Un peu plus tôt un peu plus tard... Le tout est de s'habituer à cette idée là. Je m'y ferai comme un autre, va! »

Allons, citoyen Gracchus, citoyenne Saverney, dit le commissaire d'une voix rude et impérieuse, passez devant!

Jeanne s'appuya sur le bras de Gracchus. Georges se pencha à son oreille et lui dit à voix basse: Jeanne, je veillerai sur vous.

Dupuis se retourna vers le jeune républicain:

« Eh bien! alors, ajouta-t-il, tâchez de veiller un peu sur moi par la même occasion, ça me fera plaisir.

« Obéissez ne les quittait pas des yeux; il vit le mouvement de Georges; sa haine devint les paroles un mouvement des lèvres.

« Oh! dit-il dans l'ombre en étreignant de ses deux mains sa large poitrine, non! tu ne les sauras pas, Georges!... »

Il y avait bien des prisons à Paris dans ces temps lugubres. Les maisons de Dieu étaient devenues des autres révolutionnaires, tels que les Cordeliers et les Jacobins; ou de lugubres cachots tels que l'Abbaye, les Carmes; là s'enlassaient chaque jour de nouvelles victimes promises aux honneurs; troupeaux vivants qui attendaient pêle-mêle, parqués dans de vastes salles, que la mort leur fit place, et la mort ne les faisait pas longtemps attendre.

Autrefois, on pouvait croire de temps à autre à un acquittement, la vieillesse avec ses cheveux blancs, l'innocence avec son visage pur trouvaient quelquefois grâce devant le terrible tribunal; mais aujourd'hui, un acquittement fut devenu un scandale public, la mort ne pardonnait plus; l'innocence avait perdu son aureole et les monstruosités les plus effroyables se commettaient de sang froid; il suffisait de vivre pour être criminel; les prisons étaient devenues les entrepôts de la mort.

Au lieu de cette inscription, épithaphe de la nation, gravée sur la façade:

Unité, indivisibilité de la république.

Egalité, fraternité ou la mort.

On eut mieux fait d'écrire ces vers que Dante a placés aux portes de l'enfer.

Laissez toute espérance, vous qui entrez ici.

Parmi les 18 prisons, bonches éternellement béantes, l'Abbaye, les Carmes et le Luxembourg, était plus spécialement réservés aux personnes d'un rang plus élevé ou d'une naissance illustre. On ne transférait d'ordinaire celles-là à la conciergerie que le jour où elles devaient comparaitre devant le sanglant tribunal, quelquefois la veille. Cependant, par exception à la règle commune, des victimes de choix étaient parfois envoyées à la conciergerie, où elles se trouvaient plus complètement sous le regard et la main de Fouquier, qui avait fait de cette prison le centre même de sa vie; il se plaisait à réunir, par un son minuscule, les plus glorieuses et les plus belles têtes; ses sanglants appétits avaient de la coquette et de Porgueil, et il composait pour la mort de gracieuses corbeilles, comme on compose un bouquet de fleurs pour une fête.

Aussi ce fut à la conciergerie que l'on conduisit Mlle De Saverney.

C'était une fatterie à l'égard de Fouquier. La première entrée de cette prison, qui s'ouvrait alors, et il y a peu d'années encore, sur la grande cour du palais, était fermée par deux guichets très-rapprochés l'un de l'autre.

Chacun de ces guichets était gardé par un

porte-clief, emploi important, recherché, très lucratif surtout, mais il demandait les vertus les plus mâles et les qualités les plus resplendissantes des héros de la sans-culotterie: voix rude, visage sombre et farouche, poignet de fer, tors d'athlète, regard profond et froid.

Ce jour là même où Jeanne De Saverney et le pauvre Gracchus étaient arrêtés, il y avait fête et repas d'installation à la conciergerie. Un des porte-cliefs s'était laissé monter et se placer on installait le nouveau porte-clief, sorti triomphant de sévères et longues épreuves.

Si l'atmosphère tristesse et les mortelles inquiétudes habitaient au dedans, sur le seuil des portes et la joie la plus franche éclataient de toutes parts au milieu du choc des verres et des chansons patriotiques. C'est que le festin du nouveau guichetier était des mieux ordonnés et que le concierge, véritable graine de jacinthe, avait prêté sa salle à manger pour cette solennelle réception.

Ici l'on ruisseau, les rires et les cris joyeux; libas les larmes et la mort.

« Horath Coelès, est le nom du nouveau guichetier. Certes, il est digne de l'emploi: il ne possède qu'un œil, mais cet œil a une teinte fauve et vitreuse; ses bras ressemblent à des mannes, ses mains à des verveux de fer... »

La porte venait de s'ouvrir et le guichetier prévenant qu'il arrivait du monde.

Les nouveaux hôtes étaient Jeanne et Gracchus. Pauvre enfant! elle était bien pâle; et

son courage avait failli l'abandonner, lorsqu'il lui fallut baisser la tête pour entrer sous le fatal guichet. Un froid mortel pénétra dans ses veines, et vint lui glaçon le cœur; alors elle donna toutes ses pensées à Dieu, et, appuyée sur le bras de Gracchus, elle continua de marcher. Mais ce bruit de verveux, ces portes massives qui roulaient en hurlant sur leurs gonds, ces murs froids et nus, ces voûtes sombres sous lesquelles s'infiltrait à peine quelques lambeaux de clarté, la faisait frissonner malgré elle. Gracchus était très-pâle; il avait bien envie de trembler aussi de tous ses membres; mais il sentait sur son bras tressaillir celui de la jeune fille, et il s'efforçait d'avoir du courage. Le cœur a tant de ressources!...

C'est le premier moment qui est un peu dur, vois-tu, mon enfant, lui dit-il, mais on s'y fait.

« Ça été plus fort que moi, répondit-elle d'une voix basse en appuyant sa tête blonde et pâle sur l'épaule de Gracchus; heureusement qu'ils ne me laisseront pas longtemps ici.

« Georges est puissant, Jeanne, j'ai l'espoir qu'il te sauvera.

« La jeune fille secca la tête: « Oh! je n'ai pas peur de mourir, dit-elle.

« Ils étaient arrivés dans une sorte de grande salle séparée en deux par une cloison vitrée; il y avait des bancs le long du mur, voilà tout; et comme le jour n'y pénétrait pas, une lampe fumante en éclairait les sombres parois.

« Attendez ici, dit le guichetier, que le citoyen concierge ait fait son affaire.

Jeanne tomba sur un des bancs et croisa ses mains sur ses genoux. Ses longs cheveux de-